

**Zeitschrift:** Anzeiger für schweizerische Geschichte und Alterthumskunde =  
Indicateur d'histoire et d'antiquités suisses

**Band:** 2 (1861-1866)

**Heft:** 9-2

**Heft**

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 09.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# ANZEIGER

für

schweizerische

## Geschichte und Alterthumskunde.

Neunter Jahrgang.

N<sup>o</sup> 2.

Juni 1863.

Vorausbezahlung: Jährlich 2 Fr. 4—5 Bogen Text mit Tafeln in vierteljährlichen Heften.

Inhalt: Sur les alliances matrimoniales des comtes de Genevois. — Das Frauenstift Münster im Vinstgau. — Revolver und Blutrache im Jahre 1584. — Das römische Castrum Exientia (Eschenz). — Einiges über Kacheln. — Bracteatenfund von Wolfwil, Kt. Solothurn. — Aventicum, eine merovingische Münzstätte. — Die urkundlichen Formen des Namens »Gallus«. — Ortsnamen. — Amtliche Chroniken der Stadt Zürich. — Eine Zürcherchronik auf dem Ferdinandeum in Innsbruck. — Zur Zürcher Wappenrolle. — Monuments de l'Evêché de Bâle. — Litteratur. — Hiezu Taf. II a und II b.

### GESCHICHTE UND RECHT.

#### Sur les alliances matrimoniales des Comtes de Genevois, Guillaume I, Humbert I et Guillaume II ses fils. \*)

En examinant les chartes qui se rapportent aux alliances matrimoniales des Comtes de Genevois, et particulièrement celles qui ont été recueillies et publiées avec beaucoup de soins et de labeur, par feu M. Ed. Mallet, dans les *Mémoires et Documens de la Société d'Histoire de Genève*,<sup>1)</sup> nous nous sommes aperçus de certaines erreurs qui jusqu'ici avaient été admises comme des faits démontrés par les auteurs qui se sont occupés de l'histoire de ces anciens comtes.

*Guichenon*, dont les *Tables généalogiques*<sup>2)</sup> sont fort peu exactes, a été généralement suivi par *Lévrier*,<sup>3)</sup> qui de plus confond très mal-à-propos le comte *Guillaume I*, mort dans les dernières années du XII<sup>e</sup> siècle, avec son fils puîné, *Guillaume II*, qui vivait encore à la fin de l'an 1252.<sup>4)</sup> — Le système de *Lévrier* a été adopté par les *Bénédictins*;<sup>5)</sup> et cette circonstance a sans doute contribué à donner à ce système plus d'importance qu'il n'en méritait, et à induire en erreur même les savants les plus consciencieux.

\*) La notice ci-dessus publiée est due à feu M. le baron Frédéric de Gingins qui, occupé de ce travail peu avant sa mort, avait bien voulu le destiner à l'Indicateur. Conformément à son intention M. le professeur Vulliemin a eu l'obligeance de nous en faire parvenir le manuscrit.

En recevant pour notre journal ce dernier don de l'historien éminent que la patrie suisse et la science historique viennent de perdre, nous éprouvons le besoin de dire, combien nous nous associons de coeur aux regrets avec lesquels de nombreux amis et collègues ont accompagné sa dépouille mortelle à la tombe. La bienveillance avec laquelle feu M. de Gingins a salué notre oeuvre, dès le commencement, et l'appui littéraire qu'il a constamment prêté à l'Indicateur, jusqu'à ce jour, constituaient pour nous un des plus puissans encouragemens dans la tâche que nous avons entreprise, et une grande satisfaction. Que sa mémoire nous conserve la sympathie et le bon accueil que l'Indicateur lui doit, en si grande partie, d'avoir trouvés auprès de nos lecteurs de la Suisse romande!

La rédaction de l'Indicateur.



## I.

*Amédée I*, comte de Genevois, était mort à la fin du mois de juin 1178,<sup>6)</sup> laissant de *Mathilde*, sa femme, deux fils, et une ou deux filles. *Guillaume I*, leur fils aîné, succéda à son père dans le gouvernement du comté de Genevois; *Amédée*, le puîné, fut seigneur de Gex et l'auteur de cette branche de la maison de Genève. L'une des filles du comte Amédée I était mariée à *Henry I* du nom, *Sire de Faucigny*.<sup>7)</sup> La seconde, *Béatrix*, paraît avoir été la femme d'*Ebald IV*, sire de Granson, et la mère d'*Aymon*, évêque de Genève (de 1216 à 1260), que *Guillaume II* comte de Genève qualifie de consanguin (*consanguineus meus*)<sup>8)</sup> dans son testament.

On ignore à quelle maison appartenait leur mère, *Mathilde*, femme de comte de Genevois, *Amédée I*,<sup>9)</sup> et on ne sait sur quel fondement *Lévrier* dit qu'elle était *dame de Gex*, fille de *Pons*, seigneur de *Cuseau* et de *Laurence de Senecey*.<sup>10)</sup> *Pons*, second du nom, mari de *Laurence*, vivait encore en 1227, et on ne lui connaît qu'une fille, *Alix*, qui à cette époque était mariée à *Amédée II*, sire de *Coligny*.<sup>11)</sup> La supposition de *Lévrier* est donc inadmissible, car elle repose sur un anachronisme évident. *Pons II* était fils de *Pons premier* du nom, *Sire de Cuseau*, fondateur de l'abbaye de *Grand-Vaux* dans le Jura, en 1172;<sup>12)</sup> lequel par conséquent était contemporain du comte *Amédée I* de Genève; celui-ci ne pouvait pas avoir épousé sa fille, déjà mère de plusieurs enfans en 1153. *Pons I* était mort quand son fils *Pons II* confirma la fondation de *Grandvaux*, en 1207.<sup>13)</sup> Ni l'un ni l'autre de ces sires de *Cuseaux* n'ayant eu des possessions dans le *pays de Gex*, ils n'ont pu transmettre à leurs filles ou à leurs soeurs ce qu'il ne possédaient pas eux-mêmes. Ainsi *Mathilde* comtesse de Genevois n'était pas issue de la maison de *Cuseau*, comme *Lévrier* l'a prétendu fort mal-à-propos.

## II.

*Guillaume I*, comte de Genevois, fils aîné d'*Amédée I*, était né avant l'an 1153, à cette date il avait même déjà atteint l'âge de discernement.<sup>14)</sup> Du vivant de son père il fut associé au gouvernement des domaines héréditaires de sa maison. Au mois d'*Août* 1177, *Guillaume*, fils du comte de Genevois, fit au prieuré de *Saint-Maire* de Lausanne, une donation de quelque serfs et de leur tenement à *Boulens*, près de *Moudon*,<sup>15)</sup> dans le pays de Vaud, où son père et son ayeul avaient des propriétés considérables et la principale autorité.<sup>16)</sup> Cette donation est souscrite par *Guillaume I* et son propre fils *Humbert*, qui devait être âgé lui-même d'au moins 14 ans, pour que son intervention fut jugée nécessaire à la régularité de l'acte.<sup>17)</sup> *Humbert* était donc né vers l'an 1160, et à cette époque *Guillaume*, son père, se trouvait déjà marié à une dame dont le nom et l'origine sont problématiques.

*Guichenon*<sup>18)</sup> et *Lévrier*<sup>19)</sup> ne donnent qu'une femme à *Guillaume I* et la nomment *Béatrix*; le dernier ajoute »qu'elle était de la maison de *Valpergue* en Piémont.« A la vérité ce renseignement, en ce qui concerne l'extraction de *Béatrix*, est plutôt fondé sur une tradition, que sur des documents certains; ceux-ci se bornent à nous faire connaître le nom de *baptême* de cette comtesse de Genevois.<sup>20)</sup> Elle soutint avec beaucoup d'intrepidité en 1179 un siège long et opiniâtre dans la forteresse de *La Roche* où elle s'était renfermée avec un enfant de cinq ans, et *Humbert*, fils aîné du comte, qui commandait la garnison de cette forteresse, en attendant que

le comte *Guillaume I*, leur époux et père, vint les délivrer du danger éminent de tomber au pouvoir de l'ennemi.<sup>21)</sup>

Ce siège et les principales circonstances, qui donnèrent lieu à la fondation de la *chartreuse de Pommiers-sous-Salève*, sont attestées par un acte authentique de l'an 1179.<sup>22)</sup> Or si l'on fait attention à l'écart de près de 15 ans qui ressort entre l'âge des deux fils du comte *Guillaume* qui figurent avec leur père dans ce document historique, on ne peut s'empêcher de penser que la comtesse *Béatrix* était la seconde femme de ce comte, d'autant plus que celle-ci survivait pendant plus de 25 ans à son mary.<sup>23)</sup> Il faudrait en conclure que *Humbert* fils aîné de *Guillaume*, était issu d'une première femme de ce comte de Genevois.

Cette première femme du comte *Guillaume I* qu'on assure être sortie de la maison de *Valpergue*, peut suivant le temps avoir été fille du comte *Gui de Canavais* (*Guido comes de Canavise*), dont les descendants adoptèrent le nom de *Valpergue*, sous lequel ils s'illustrèrent, par la suite, en deça comme au delà des Alpes. Ce comte *Guido* vivait en 1141 avec sa femme, *Citaflora*, fille elle-même d'un seigneur *Lombard*, nommé *Azon*,<sup>24)</sup> que les chroniqueurs mettent au nombre des ancêtres des *Visconti*, seigneurs de Milan.<sup>25)</sup> Ce comte *Guido de Canavais* entreprit en 1142 ou 1143 le voyage d'outre-mer, pendant lequel il confirma sur l'autel du *St-Sepulchre* à *Jérusalem* une donation faite précédemment à la commune municipale de *Vercel*.<sup>26)</sup>

Le mariage de *Guillaume*, fils aîné du *Comte Amédée de Genevois* avec une fille du comte *Guido de Canavais* ou de *Valpergue*, conclu sous les auspices du comte de Maurienne, *Humbert III*, pourrait d'autant mieux être admis, sinon comme prouvé, du moins comme très probable, que les comtes de Canavais étaient eux-mêmes feudataires des comtes de Maurienne, souverains du Piémont.<sup>27)</sup> Ce mariage pourrait, en outre, expliquer mieux qu'on ne l'a fait jusqu'ici pourquoi *Guillaume I* comte de Genevois fût, sous divers prétextes, enveloppé par l'empereur *Frédéric-Barberousse*, dans la disgrâce du comte de Maurienne *Humbert III*, dont la seconde fille était fiancée avec *Humbert*, fils aîné du comte *Guillaume*.<sup>28)</sup> Ces alliances matrimoniales ont pu faire pencher le comte de Genevois vers le parti de la ligue des cités *Lombardes* hostiles au pouvoir de l'empereur en Italie, qui de son côté chercha à susciter des embarras domestiques aux princes qui s'étaient montrés, directement ou indirectement, partisans de cette ligue. Quoiqu'il en soit, les sentences de *bannissement* et de *confiscation*, rendues contre ces deux princes temporels par la chancellerie impériale, au profit des évêques de *Turin* et d'*Aoste* comme des évêques de *Genève* et de *Lausanne*, demeurèrent sans effet; du moins en ce qui touche à l'autorité du comte de Genevois, soit dans les comtés de Genève et de Vaud, soit dans le pays de Gex.<sup>29)</sup>

<sup>1)</sup> t. IV et VII. 2e partie.

<sup>2)</sup> *Hist. gén. de la maison de Savoie*, t. 1. Tables XVIII et XLVI.

<sup>3)</sup> *Chronol. des comtes de Genevois*. 2 vol. in-8°

<sup>4)</sup> *Testament de Guillaume II du 9 nov. 1252* (*Wurstemb. Peter II. v. Savoien*, t. IV. preuves n. 310.)

<sup>5)</sup> *L'art de vérifier les dates*. 3e édition. (Paris 1787. in-fol.) t. 3. p. 599 et suiv.

<sup>6)</sup> *Nécrologe de l'Abbaye d'Abondance en Chablais au 29 juin*. (*Monum. Hist. Patr. Scriptor.* t. III. Col. 381.

<sup>7)</sup> Voir Charte de l'an 1202. *Mém. et Docum. de Genève*, t. VII. 2 part. p. 192. n. II, où le comte *Guillaume I* est appelé oncle maternel (*avunculus*) de *Guillaume* (fils d'*Henry*) sire de *Faucigny*.

- 8) Charte de 1252, portant pour suscription R<sup>o</sup> d<sup>o</sup>. *consanguineo suo Aymoni Geben. Episcopo* (*Mém. et Doc. de Gen.* t. VII. p. 309. n. 18.)
- 9) Elle est déjà mentionnée comme femme d'Amédée I en 1153. (*Bibliot. Sébus.* cent. II n. 52.)
- 10) Lévrier, *L. lit.* t. I p. 107.
- 11) Voir Guillaume, *histoire des sires de Salins*, t. I. p. 130. note 27. preuves p. 53. Cuseau (*Cuseltum*) dans la *Bresse Chalonnaise*, entre *Louhans* et *St-Amour*.
- 12) Besson, *loc. cit.* preuves p. 367. n. 34.
- 13) Guillaume, *hist. de Salins*, *loc. cit.* p. 131.
- 14) Charte d'Abondance de 1153. (Gichenon, *Bibl. Sébus.* cent. II. n. 52.)
- 15) Charte du 28 août 1177. (J. J. Hisely, *Comtes de Genevois*, pag. 36. *Appendice* p. 93. n. 1.
- 16) *Ibidem*, *passim*.
- 17) *Ibidem*, charte du 28 août 1177. „*Laudante Umberto, filio meo . . . . . ad majoris signum certitudinis . . . . .*“
- 18) *Hist. de Savoie*, t. II. p. 1170.
- 19) Lévrier, *loc. cit.* t. I. p. 131.
- 20) Elle est désigné par la lettre *B* seulement dans les actes; Guichenon en a fait *Béatrix*.
- 21) Voir Grillet, *Dict. hist. du départ. du Mont-Blanc et de Léman*, t. III. p. 201, qui cite la *Chronique Mss. de la Roche*, par P. SAILLET.
- 22) Guichenon, *Bibl. Sébus.* cent. II. n. 13. Besson, *loc. cit.* preuves n. 36.
- 23) Voir plus loin une *Charte de l'an 1225*, qui semble prouver que la mère du comte Guillaume II, fils puîné de Guillaume I était encore vivante à la date indiquée dans cette note. (*Mém. et Doc. de Genève*, t. VII. n. VI. p. 296.)
- 24) Voir deux *Chartes de l'an 1141 et 1142* dans *Durandi, Piemonte transpadano*, t. II. p. 102. n. II.) „*Guido comes, filius Ardiaconis de Canavise, et Citaflor, uxor ejus. Hi sunt parentes Citafloris, Azo, pater ejus . . . . ., de gente Longobardorum.*“ *Ibidem*, p. 104. n. III.
- 25) La généalogie des anciens seigneurs d'Anghiera ou des *Visconti* de Milan, adoptée par Guichenon (*Hist. de Savoie* t. I. p. 212 et 1170) d'après la *Chronique de Saluce (Mon. Hist. Patriae, Scriptor.* t. III. fol. 870) est *fabuleuse* et ne mérite aucune confiance (note de C. Muletto). L'origine des *Visconti* ne remonte dans l'histoire qu'au XIII<sup>e</sup> siècle (voir la Table LV de Guichenon, l. c. p. 1224).
- 26) Durandi, *loc. cit.* p. 103 et 104.
- 27) Voyez le *traité de mariage* de Jean fils du roi Henry II d'Angleterre avec Adélais fille aînée du comte Humbert III de Savoie, de l'an 1173, traité dont le comte de Genevois fut l'une des principales cautions. Ce traité mentionne „*omnia feuda que tenent ab ipso (comite Humberto) comites de Canavais.*“ (Guichenon, *Hist. de Savoie* t. I. p. 240).
- 28) *Ibidem loc. cit.* p. 231, qui dit par erreur, qu'Agnès femme de Humbert I comte de Genève était fille d'Amédée III comte de Savoie. (Voir Wurstemberger, *Pierre II* t. I. p. 32.)
- 29) Voir J. J. Hisely, *Les comtes de Genevois*, *loc. cit.* p. 37, 38 et suiv.

### Das Frauenstift Münster im Vinstgau.

Th. von Mohr (Cod. dipl. I. pag. 215 Note 1) schreibt: »Ob Carl M. der ursprüngliche Stifter gewesen sei, muss ich dahin gestellt sein lassen, bemerke aber, dass, wenn nicht stichhaltigere Gründe dafür aufzufinden sind, als lediglich die Bemerkung *monasterium Tuberis*, jene Annahme mir nicht hinlänglich begründet erscheint.« Prof. Kaiser (Geschichte des Fürstenthums Liechtenstein p. 33. 34) geht noch einen Schritt weiter und will unter *monasterium Tuberis*, das vom Hochstifte Chur unter Carl dem Dicken gegen Ueberlassung der elsässischen Besitzthümer an dessen Kanzler Luitward erworben wurde, ein bei Vinomna gelegenes ehemaliges Kloster verstanden wissen.

Wie dem nun auch sei, so bedarf man um so mehr einen positiven Nachweis über das Datum der Stiftung, und es sollen nachfolgende Zeilen die Aufgabe haben, einige entgegenstehende Hindernisse und Missverständnisse zu heben.

An sich scheint freilich die Sache die einfachste von der Welt zu sein. Im Jahre 1186 schlichtete Bischof Eginio von Cur Streitigkeiten, die zwischen der Abtei Marienberg und dem Frauenstifte St. Johannes Münster ausgebrochen waren. Indem der Abt behauptete, die Nonnen und einige Güter derselben seien eine Pertinenz seines Klosters, wurde dieser Anspruch von den Frauen als unstatthaft abgelehnt, unter Berufung auf den Stifter und ihre Privilegien: »*monasterium ab omni subjectione monachorum semper liberum fuisse, impetrante Udalrico pio fundatore utriusque monasterii, quod etiam constabat ex earum privilegiis.*« Hieraus folgt, das Frauenstift Münster sei eine Stiftung Ulrichs von Tarasp gewesen. Eichhorn will diess nur von einer Restauration und Bereicherung des alten Klosters verstanden wissen. Man könnte diese Exegese gegenüber dem klaren Wortlaute des Marienberger Documents (l. c. No. 151) in ihrem Werthe oder Unwerthe dahin gestellt sein lassen. Allein v. Mohr selbst zeigt sich schwankend, und lässt eine Existenz von St. Johannes Münster lange vor 1160 als zulässig vermuthen. Indem er nämlich (l. c. No. 134) in einem Schreiben, das der Metropolitan von Mainz 1157 an Bischof Adalgott richtete, unter den dort genannten, durch den eifrigen Bischof reformirten alten Klöstern St. Luci, Katzis, Schännis, als das in dritter Linie unter der unbestimmten Benennung *monasterium* aufgeführte Stift St. Johannes Münster versteht, so muss er durchaus auch letzteres für ein aus der merovingischen oder karolingischen Zeit stammendes Kloster betrachten lassen, indem eine ganz neue Stiftung offenbar der Reform nicht bedürftig sein konnte. In diesem Falle würde demnach Eichhorn Recht behalten, und die Nonnen von Münster thaten sehr übel daran, keine Diplome zu nennen, die den Abt von Marienberg an die Majestät des höhern Alters erinnerten. Vielleicht ist aber v. Mohr auf einer unrichtigen Spur, und wir halten entschieden dafür, dass unter dem *monasterium* in dem Metropolitanschreiben nicht St. Johannes Münster, sondern das Kloster Wapitines zu verstehen sei. Letzteres wurde nämlich 1154 von Bischof Adalgott wieder hergestellt und unter die Obhut von St. Luzi verordnet, nachdem die Frauen schon seit längerer Zeit aus ihrem Sitze, vermuthlich durch die Einfälle der Saracenen, vertrieben und deren Güter unter den drei letzten Vorgängern Adalgotts an bischöfliche Vasallen gelangt waren. Man vergleiche folgende Stellen. Adalgott sagt (l. c. No. 128): »*curtem de Prades, quam tres praedecessores mei, ejectis inde monialibus, partim sibi usurpaverant, partim ex eo milites suos imbeneficiaverant, cum idem locus religioni esset minus idoneus, tum propter ipsius, tum propter substantiam per manus militum ex magna parte distractam, proclamantibus universis, in manus religiosorum locum fore restituendum, acquiescens clamoribus ipsorum curtem ipsam... fratribus mancipavi.*« Der Metropolitan schreibt (l. c. No. 134): »*In tertio vero claustro, quod monasterium nuncupatur, ubi ex pravorum hominum insolentia sancta omnino fatescebat religio... sanctae conversationis in tantum reformavit statum, ut et caritate ferveant, et in sanctae religionis proposito incessabiliter maneant.*« Kann man zweifeln, dass hier der nämliche Ort gemeint sei, und dass dieser Ort das Klösterlein Wapitines war, dessen längst verschwundene Reste noch immer den Namen Mustail fortpflanzen? Man vergleiche noch besonders, dass im bischöflichen Urbar C. d. II. No. 76

Seite 118 v. Mohr selbst noch den Ausdruck *apud monasterium* richtig auf das alte Klösterlein deutet.

Die Nothwendigkeit besteht somit nicht, im Jahre 1157 die Existenz von St. Johannes Münster vorauszusetzen. Wohl aber liegt es nun auf der Hand, dass der um das Aufblühen des Klosterlebens in Rhätien so eifrig bemühte Bischof Adalgott der bei dem Hause Tarasp so grosse Verehrung genoss, von demselben 1160 mit einer namhaften Anzahl angesehener Ministerialen begabt wurde, und sicher nicht ohne Einfluss auf die weltentsagenden Entschlüsse der Familie und die Pilgerfahrt Frau Uta's war, Hand bot zur Stiftung der beiden Klöster Marienberg und Münster. Was ersteres betrifft, so erinnern wir nur an Bekanntes, wenn wir der Verlegung des Klosters Schuls in das Vinstgau gedenken; für St. Johannes Münster lag die Veranlassung in dem Entschlusse Frau Uta's, den Schleier zu nehmen. Bestimmte Data über die Anfänge des Frauenstifts fehlen allerdings, und es ist gewagt, sich allzuweit in das Feld der Vermuthungen einzulassen. Doch steht wenigstens so viel fest, dass anfänglich ein näheres, wenn auch nicht bestimmt formulirtes Verhältniss zwischen Marienberg und St. Johannes Münster bestand.

Nach dem Marienberger *Codex traditionum*<sup>1)</sup> empfing das Kloster als Schenkung aus Ulrichs und Uta's Hand u. a. »*Curtim Burgus in Broilo cum omnibus adjacentibus, und curtim in prato majore cum omnibus adjacentibus.*« Papst Alexander III. bezeichnet in seiner Bestätigungsbulle von 1178<sup>2)</sup> diesen Theil der Schenkungen mit folgenden Worten: *Curtis in Broilo et in medio vico, quas dederunt Udalricus monestri fundator, et filius fratris sui Gebhardus, et sorores ipsius.* Das Jahr vor dieser Bestätigungsurkunde hatte Gebhard von Tarasp<sup>3)</sup> nach langen Irrungen wegen Verkürzung in seinem Erbe in Münster eidlich gelobt, allen Verfügungen seines Oheims beizupflichten, und weder ihn noch die Kirchen diesfalls zu beunruhigen, worunter ausdrücklich begriffen sein sollte, was sein Oheim oder er selbst aus Liebe zu seinen Schwestern *sanctis monialibus* vergabt hatten. Die Schenkung Gebhards und seiner Schwestern von 1161<sup>4)</sup> benennt unter anderm *unam curtim in medio vico Burgus cum omnibus pertinentibus, et curtim in prato majore, castrum et ea quae pertinent.* Wenn nun zufolge der Münsterschen Abkommnisse mit Gebhard seine und seiner Schwestern Schenkung den Nonnen gehörte, so folgt, dass ursprünglich alle Vergabungen auf den Titel der Abtei gemacht wurden, andererseits aber auch, dass der Boden, auf dem das Frauenstift St. Johannes Münster gegründet wurde, ursprünglich zu dem *vicus Burgus* gehörte. Und da würde nur noch zu fragen sein, ob das Stift auf der *curtis in Broilo*, oder auf derjenigen *in prato majore* sich befand. Broilo deutet unstreitig auf Umbrail (Mons Braulius), den bekannten Pass nach Bormio, an dessen Fuss sich das Dorf St. Maria ausdehnt, während Münster etwas weiter unten in einer Wiesenfläche (*in prato majore?*) liegt.

Da Bischof Egino 1177 das Kloster Münster sein Haus nennt, so muss angenommen werden, dass Bischof Adalgott Frau Uta und die drei Schwestern Gebhards, Irmengard, Adelheid und Hedwig, als sie den Schleier nahmen, in eine ihm gehörige Behausung aufnahm und das regulare Leben in Gang zu bringen suchte. \*)

\*) Die Benutzung des Klosters Münster als Haus der Bischöfe dürfte fortgedauert haben bis zur Verpfändung an das Haus Mätsch, worauf dann Bischof Conrad von Belmont (1272—1282) das

Auch ist kaum anzunehmen, dass Uta's Leiche, die Ulrich heimgeholt hatte, in Marienberg beigesetzt worden sei und nicht bei den Schwestern. Es geht wenigstens aus den Anordnungen über die der Bemtrude 1163 bewilligte Klausur beim Grabe ihrer Frau »in una domuncula oratoria« (l. c. No. 139), nur so viel hervor, dass der Abtei Marienberg die Obsorge für Bemtrude und ihre Nachfolger übertragen wurde, wogegen die Abtei Anweisung auf Prädien in Cortsch und der Alp Fiuna erhielt.

Es fällt somit die Stiftung des Klosters Münster in eine sehr interessante Periode der rhätischen Geschichte. Das Verhältniss Adalgotts zu dem Hause Tarasp, die Bussgedanken dieser Familie, die Bereicherung des Hochstifts mit angesehenen Ministerialen, zumal diesseits und jenseits des Septimers an der Reichsstrasse, die Ursache dieser Bekehrung, das gleichzeitige Auftauchen der Häuser von Vatz und von Mätsch, welche fortan in die Geschichte des Gottshauses Chur mächtig eingreifen, gewähren dem Wissbegierigen ein weites Feld der Untersuchung. Leider befindet man sich in den Zeiten Bischof Adalgotts gerade an jener Scheidelinie, hinter welcher sich alles in Halbdunkel auflöst. Wie gerne möchte man in dem Tschudischen Einkünfterodel die Spuren des Hauses Tarasp rückwärts verfolgen und sich fragen, wer jener Azzo gewesen, der die reichen Beneficien zu Obervatz und Impitinis besass! Allein jener Rodel entstand vor, oder ganz kurze Zeit nach der Erblicherklärung der Feuden, und lässt uns völlig im Unklaren. Man muss sich daher hier darauf beschränken, noch die Notizen über den ältesten Bestand des Stifts und seine beiläufigen Erwähnungen in Urkunden anzufügen.

Das Stift erhielt nach dem bischöflichen Urbar<sup>5)</sup> ein Forum, also eine Marktstätte und Marktplatz. Es wurde daselbst Meyergericht gehalten, wozu die Colonen sieben Beisitzer dargaben und der Bischof den *villicus* ernannte. Mit der Marktgerechtigkeit waren Zölle und Geleitsabgaben verbunden. Jede Statio (Stand) zahlte zwölf Imperialen; wer eine solche von neuem empfing, zahlte ein Dicken. Jede Taverne zwei Pfund Veroneser Gewichts, die Hufschmiede zwölf Imperialen, eben so viel jedes Pferd etc. Es waren zwei Geleite aufgestellt, das obere und das untere. Die Colonen gaben dem Bischof das Besthaupt, vererbten dann aber ihre Güter, die Aebtissin bezahlte 15 Siliqua, der Zehnten von Münster betrug sieben Modii, während derjenige von Marienberg nahezu das neunzehnfache betrug (130). Bischof Volkard von Neuenburg verpfändete 1239 das *forum monasteriense* für 500 Mark Silber,<sup>6)</sup> unter dem Geding, dass die bisherigen Zölle und Abgaben nicht erhöht werden durften, und das militärische Besatzungsrecht nicht bis zur Errichtung von Festungswerken ausgedehnt werden möge. Bei diesem Anlass kam das Stift unter die Hand des Hauses Mätsch.

In einer Anzahl von mätschischen Urkunden erscheinen Praepositi von Münster als Zeugen. So Wernher 1192 in dem Advocatierevers<sup>7)</sup> den Egino von Mätsch der Abtei Marienberg ausstellte 1258 nennt sich ein praepositus Johannes<sup>8)</sup> als vierter Zeuge bei der Belehnung Adelheids, Gräfin von Tyrol, derselben auch 1259<sup>9)</sup> bei

Schloss Fürstenburg am Burgeiserberge erbaute, das während der Montfortschen Fehde dann von Rhäzüns in Streit gezogen wurde als auf seinem Boden erbaut, nach dem Friedensschluss aber als Ersatz für zugefügten Kriegsschaden 1288 16. Juli unwiderruflich an das Bisthum Chur abgetreten wurde.

der Schenkung der Martinskirche zu Passeyr an Marienberg. 1288 nennt sich Berthold<sup>10)</sup> Propst zu Münster in dem Vergleiche, den Friedrich von Montfort zwischen den Brüdern Ulrich und Egino von Mätsch verwickelte, und 1296<sup>11)</sup> bezeugt er eine von Bischof Berthold dargegebene Bürgschaft um 100 Mark.

<sup>1)</sup> l. c. No. 137. <sup>2)</sup> l. c. No. 145. <sup>3)</sup> l. c. No. 144. <sup>4)</sup> l. c. No. 138 „dederunt S. Mariae in monte Burgus et omnibus ibidem Deo servientibus . . . .“ <sup>5)</sup> C. dipl. II p. 103 ff. <sup>6)</sup> l. c. I. No. 216. <sup>7)</sup> l. c. I. No. 161. <sup>8)</sup> l. c. I. No. 234. <sup>9)</sup> l. c. No. 235. <sup>10)</sup> Cod. dipl. II. No. 44. <sup>11)</sup> l. c. No. 72.

### Revolver und Blutrache im Jahre 1584.

Revolver und Blutrache — scheinen zwei Dinge zu sein, die der Zeit nach sich ausschliessen. Oder wird die grosse Mehrzahl nicht denken, als das Institut der Blutrache waltete, habe man noch nichts vom Revolver gewusst, und als der Revolver entstanden, sei die gesetzliche Blutrache längst im Grabe gelegen? Der Vorfall, der hier berichtet werden soll, löst diesen vermeintlichen Widerspruch ohne Zwang.

Am 25. Mai 1584 stellte Niclaus Zurkinden, der jüngste,<sup>1)</sup> neben dem Bärengraben in Bern Schiessproben mit einer Büchse nach neuem Systeme an. Dieses bestand darin, dass aus einem und demselben Rohre, im ununterbrochenen Anschlage, nach einander mehrere scharfe Schüsse abgefeuert werden konnten. Das Experiment fiel, weil dabei nicht die gehörige Vorsicht waltete, unbefriedigend und sogar unglücklich aus. Denn es wurden — wohl durch das Springen des Büchsenlaufes — mehrere Personen, namentlich der alte Franz Dittlinger so verletzt, dass er nach wenigen Tagen starb. Die nächsten Anverwandten des Getödteten verglichen sich indess mit den Zurkinden'schen dahin, dass die Sache nicht als ein muthwilliger Todtschlag, sondern als ein Unfall anzusehen sei. Demnach entzogen sich jene förmlich aller Blutrache, während diese um Begnadigung des Thäters ohne Process baten. Der Rath wagte es nicht, dieser Zumuthung zu willfahren, sondern wies die Supplicanten an die oberste Behörde, die Zweihundert. Diese gingen nun wirklich in die Anschauung der beidseitigen Verwandtschaften ein, liessen die Processirung Zurkindens fallen, und verurtheilten ihn bloss wegen unbefugten Scharfschiessens innerhalb der Ringmauer zu einer Polizeistrafe.

Aus diesem Thatbestande ergibt sich zweierlei: erstens, dass die Feuerwaffe, mit welcher Zurkinden am 25. Mai 1584 seine Proben angestellt, eine Art von Revolverbüchse mit Feuersteinzündung gewesen sein muss, mithin diese wichtige Erfindung keineswegs unbedingt ein Erzeugniss der Neuzeit ist; zweitens, dass damals das Institut der Blutrache noch in voller Geltung stand, wobei man jedoch an nichts weniger als an eine aussergerichtliche, brutale Selbsthülfe, etwa in der Art der corsischen u. s. w., denken darf. Im Gegentheile, unser Gesetz, d. h. die Gerichtssatzung von 1539 liess die Blutrache nur nach einem förmlichen Gerichtsverfahren und in dem einzigen Falle, wo der Angeklagte entwichen und bei diesem ausgeblieben war, zu. Und worin bestand sie? Lediglich in der ausseramtlichen Verfolgung,

Einfangung und Ueberlieferung des auf drei Landtagen abwesend schuldig erfundenen und verurtheilten Todschlägers durch die Blutsverwandten des Opfers an die Strafvollziehungsbehörde. Etwas Weiteres, namentlich die Selbstexecution des Landtagurtheils war damit nicht verbunden. So begrenzt, dauerte das Institut der Form nach bis zur zweiten Revision der Gerichtssatzung im Jahr 1761; dem Wesen nach ging es aber schon vor dem Schlusse des 17. Jahrhunderts ein.

Es mag nun noch die Beweisstelle selbst folgen, die, dem Rathsmニュアル zum 27. Julius 1584. enthoben, also lautet:

**200.** (d. h. Rath und Zweihundert.)

Als dann Niclaus Zerkhinden der jüngst vff 25 letst verschinen Meyens by dem Bärengraben die nüwe Khunst, vss einem Ror ettliche Schütz ein anderen nach vnnnd inn einem Füwr vnd Anschlag zethun, probieren wellen, vnnnd sin Büchsen mitt Schrott vnnnd Kuglen geladen, vnnnd aber so vngewarsamlich damitt vmbgangen, das von solichem Schiessen ettliche Personen, besonders aber Frantz Dittlinger der alt verletzt vnnnd geschädiget worden, also das nach ettlichen Tagen berürtter Dittlinger gestorben, vnnnd hievor dess Thätters ehrsamme Fründtschafft minen gnädigen Herren den Rhätten anzeigen lassen, das des abgestorbnen Fründtschafft mit dem Thätter aller Dingen versünt sye, vnnnd die sich aller Raach entzogen habe, mitt vnderthäniger Bitt, den Thätter ouch zu begnaden vnnnd sin Thorheit jmme zu verzichten, Das aber Ir Gnaden nitt fürnemmen wellen, sondern gedachte Fründtschafft für den grossen Rhat vnnnd höchsten Gwalt gewisen vnnnd jnen vff hütt Tag bestimpt, hiezwüschten ouch Khundtschafft, wie sich die Sachen zutragen vffnemmen lassen, — sind des vilanzognen Thätters Fründ vff hütt erschienen, vnnnd jr Bitt jren Verwandten zu begnaden vnnnd jmme widerumb sicheren Handel vnnnd Wandel zu Statt vnnnd Land zu vergönnen gethan. Daruff vnnnd nach Anhören der ingenommen Khundtschafft ist gerhaten vnnnd erkhendt, das bemelts Niclaus Zerkhinden dess jüngsten That vnnnd daruss geuolgtter Todt dess Dittlingers mehr für ein Vnfal, denn ein muttwilliger Todtschlag ze achten sye, derhalben er widerumb zu Statt vnnnd Land sicherlich handeln vnnnd wandlen möge; jedoch damitt er vnnnd andere derglichen nüwen Khünsten sich überhebind, oder desto gwarsamlicher damit vmbgangind, ouch von wegen er miner gnädigen Herren Verpott innerthalb der Statt Ringkmuren mitt Kuglen oder Schrott zeschiessen übertretten, solle er hundert  $\text{ſ}$  d. zu Buss vnnnd Straff geben vnnnd dann der Gethat halben von Ir Gnaden witter unersucht sin.

Bern, am 30. März 1863.

M. v. St.

<sup>1)</sup> Später Rathsschreiber, Vogt zu Aarberg und Mitglied des Kleinen Rathes, † 1628.

<sup>2)</sup> Die betreffende Satzung lautete wie folgt:

„So aber der Schuldig entwycht und hinkompt, daz er nit gefangen würt, so sollent dry Landtag an offener Crützgassen über inne gehalten und imm jedes Mals zum dritten Mal darzu grüeft werden. Ob er dann zum dritten Landtag und letsten Ruf nit erschint, sich zu verantwurten, so soll er dannothin erkennt werden von Frid in Unfriden und von Sicherheit in Unsicherheit, also daz des Todschlegers Lib des liblos gethanen Fründen, so inne ze rechen hand genzlich erlaupt, und all sin Gut unser Statt verfallen sye. Er soll ouch die Statt Bern einhundert und ein Jar verloren haben, inmassen, wenn er nachmals in der Statt Bern ergriffen würt, daz er vorgescribne Peen erliden soll, unangesehen ob er sich mit den gedachten Fründen versüne und vereinbare, oder nit.“

## KUNST UND ALTERTHUM.

### Das römische Castrum »Exsientia« (Eschenz).

Es ist eine längst bekannte Thatsache, dass auf dem jetzt noch »Burg« genannten Hügel gegenüber dem Städtchen Stein am Ausflusse des Rheins aus dem Untersee einst ein römisches Castell gestanden hat. Einen bestimmten Namen aber für dieses Castell, der unzweifelhaft für dasselbe in Anspruch genommen werden könnte, besass man bis jetzt noch nicht. Die ersten Kenner unserer römischen Alterthümer beschränkten sich auf die Vermuthung, dass das von Ptolemäus neben »Forum Tiberii« überlieferte »Ganodurum« dieses Castell gegenüber Stein am Rhein bezeichnen dürfte. (Vgl. z. B. Keller: Die römischen Ansiedelungen der Ostschweiz, p. 275 f. in den Mittheilungen der antiquarischen Gesellschaft XII. 7.) Um so erwähnenswerther ist es daher, dass in einer schon bei Neugart (I. p. 119. No. 139) im Auszuge, jetzt im Urkundenbuch der Abtei St. Gallen (I. p. 146. No. 155) vollständig abgedruckten Urkunde vom 13. März 799 (?), der römische Name für das Castell ganz deutlich und bestimmt genannt ist. Es wird nämlich in jener Urkunde neben Besitzungen zu Seeben, Bläuelshausen, Schaffert (?) auch ein Theil der Kirche in castro *Exsientiae* an das Kloster St. Gallen geschenkt. Dass dieses »castrum Exsientia« (nach öfters erscheinender, mittelalterlicher Schreibart »Exsientia«) das Castell auf Burg bezeichne, beweist die Lage der neben ihm erwähnten Oertlichkeiten und der römische, in dem eine kurze Strecke oberhalb am See gelegenen Dorfe Eschenz jetzt noch erhaltene Name zur Genüge. Ueberdies passt aber auch die Bedeutung des nach der Analogie von Confluentia gebildeten Namens ganz vortrefflich auf die Localität des Castells, zu dessen Füßen eben der Rhein aus dem Untersee ausfließt. Es darf also das bisher namenlose »Castell auf Burg bei Stein am Rhein« in Zukunft gewiss unbedenklich als das Castell »Exsientia (Eschenz)« aufgeführt werden.

Es ist vielleicht nicht ganz ohne Interesse, wenn bei dieser Gelegenheit auch die übrigen Spuren römischer Ortschaften zusammengestellt werden, welche sich in den St. Gallischen Urkunden bis in die Mitte des IX. Jahrhunderts finden. Sind doch solche urkundliche Erwähnungen aus den ersten Zeiten des Mittelalters, den Anfängen der Neubildungen auf und neben den Trümmern des Alten, höchst selten, und haben doch solche Erwähnungen aus dieser Zeit nicht bloss den Werth antiquarischer Ueberlieferungen; vielmehr zeigen sie uns geradezu, welche Stellung damals noch diese Ueberbleibsel aus den Zeiten der römischen Herrschaft zu den neuen Verhältnissen einnahmen. So mag denn bemerkt werden, dass das Castrum *Arbonense* zwei Mal erwähnt wird, in den Jahren 745 und 759—60 (Urkd. d. der Abtei St. Gallen I. p. 14 u. 28), beide Male jedoch nur zur nähern Bezeichnung des Gaues, und dass im Jahre 802 in dem Castrum *Bregantia* oder *Pregancia* eine Urkunde ausgestellt wird (Urkd. d. der Abtei St. Gallen I. p. 155). Eschenz, Arbon und Bregenz sind überhaupt die einzigen *Castra*, welche in den St. Galler Urkunden aus Merovingischer und Karolingischer Zeit erwähnt werden. *Constantia* oder *Constancia* (Constanz) erscheint öfter als *civitas* oder *urbs* (Urkd. d. d. Abtei St. Gallen I. p. 36. 87. 138. 208. 318)

und *Turigum* (Zürich) wird im Jahre 807 als *vicus publicus* aufgeführt (Urkdch. der Abtei St. Gallen I. p. 184. \*)

Es erscheinen also in den St. Galler Urkunden — den frühesten schriftlichen Aufzeichnungen aus der nordöstlichen Schweiz — noch alle wichtigern römischen Ansiedelungen dieser Gegenden, mit Ausnahme von Pfyn und Winterthur, und zwar genau mit den Bezeichnungen, welche ihnen wirklich zukommen. H. W.

\*) Später, im Jahre 821, wird der dortige königliche Fiscus erwähnt (Urkdch. der Abtei St. Gallen I. p. 249). — Augusta (Kaiseraugst) hat leider keine nähere Bezeichnung erhalten. Es tritt nur einmal auf, und zwar als Ausstellungsort (Urkdch. d. Abtei St. Gallen I. p. 17.) Daneben hat es, so gut wie Arbon, einem kleinern Gaue den Namen gegeben (Urkdch. der Abtei St. Gallen I. p. 18. 271.)

### Einiges über Kacheln.

Vor einiger Zeit hatte ich Gelegenheit, einen sehr schönen alten Kachelofen in dem waadtländischen Städtchen Lutry zu sehen, was mich um so mehr freute, als ich schon früher in Chally, oberhalb Vivis, eine Art Wappen in gebrannter Erde mit erhabener Arbeit und Glasur bedeckt, abgezeichnet hatte. Die Farbe dieser letztern ist weiss mit blauen Linien um den Rand der Zeichnung. Der Ofen in Lutry hat ebenfalls zur Grundfarbe weiss mit blau; er hat aber auch noch andere Farben, so sind die Diagonalstreifen am mittlern Theil gelb, und die zellengewebeartigen Ecken, sowie die untere Reihe Kacheln, grün. Dieser Ofen, 2 M. 70 Cent. hoch, hat eine sehr schöne Form, welche einen runden Festungsthurm vorstellt, und anstatt der Zinnen ein reiches Karnis mit eckigen Thürmchen; zwischen diesen sind je zwei Engelfiguren, deren Leib sich in Blätterwerk endigt, und die einen ovalen Wappenschild halten mit den Farben der Stadt Lutry, weiss und roth, darauf gemalt. Auf den Schilden unter den kleinen Thürmen stehen die Wörter *Lvtri* und *Hiver* in blauer Schmelzfarbe geschrieben, und in der Bordüre zweimal die Jahreszahl 1602.

Später entdeckte ich noch einen alterthümlichen Kachelofen, und zwar in dem schön gelegenen Dörfchen Chernez, bei Montreux. Dieser Ofen ist ganz grün, weniger hoch als der von Lutry, nur am obern und untern Theil verziert, und mit drei Stufen, zwischen Ofen und Wand, versehen. Das Karnis besteht aus Blättern, und die darauf folgende Reihe Kacheln ist mit runden, concaven Medaillons geziert, in welchen je ein erhabener Kopf, die Weisen des Morgenlandes darstellend. Die Ecken der Kacheln sind mit flacherhabenen Ornamenten auf geprickeltem Grund ausgefüllt. Die untere Reihe Kacheln bilden ein Simswerk mit liegenden, ziemlich erhabenen Löwen. Der Ofen hat kein Datum, allein die Ornamente sowohl als auch der Styl der Figuren lässt schliessen, dass er um das Jahr 1687 erbaut worden; auch findet man diese Jahrzahl auf den obern Querbalken der Stubenthür eingegraben. Er steht in einem sehr alten Haus, welches wahrscheinlich früher die Wohnung eines Präfecten unter bernerischem Regiment war, denn man findet darin noch ein kleines, mit dicken Mauern und massiv eiserner Thür versehenes Gemach, worin wohl die Archive aufbewahrt wurden.

Man hat mich versichert, dass in früherer Zeit viele solcher Kachelofen in

dieser Gegend vorgekommen wären, jetzt aber sind die meisten zerstört. Es scheint also, dass dieser Kunst- und Industriezweig von erhabenen gearbeiteten und glasierten Kacheln schon frühe im Waadtlande im Schwunge gewesen, und es wäre interessant, etwas Näheres über deren Einführung und Verbreitung kennen zu lernen. Ich erlaube mir in möglichster Kürze Einiges über diesen Gegenstand beizufügen. Da die Kachelöfen in der ganzen Schweiz verbreitet sind, und die Kachelfabrikation schon frühe bestand, so kann ich mich nicht auf das Waadtland allein beschränken; denn hier ist sie wohl nicht entstanden; sondern ich muss auch das berühren, was in andern Kantonen vorkommt.

Man hat glücklicher Weise an verschiedenen Orten angefangen, nicht nur die Ofenkacheln aus früherer Zeit, sondern auch die meist ziemlich grossen Kacheln, welche zur Verkleidung von Mauern und Fussböden dienten, zu sammeln und aufzubewahren. In Basel, Schaffhausen, Constanz u. s. w. habe ich welche gesehen, die, wenn nicht gerade aus dem XV. Jahrhundert, doch entschieden aus dem ersten Jahrzehend des XVI. sind. Kostüme und rein gothische Ornamente weisen geradezu auf diesen Zeitraum hin. Wenn dies nun mit Gewissheit bestimmt werden könnte, woran ich nicht zweifle, so wäre daraus zu entnehmen, dass diese Kunst in der Schweiz eher bestand als in Frankreich. Hr. Brogniart, in seinen *Arts céramiques*, Paris 1854, II. p. 70, gibt an, dass die Kachelfabrikation (*carreaux de faïence émailés — faïence plombifère et stannifère*) erst im Jahr 1530 in Paris, von Girolamo della Robbia, dem Neffen des berühmten Luca, eingeführt wurde, und erst seit 1600 (in Nevers) ihre praktische Ausführung erlangte. Und diess, trotz dem, dass dieselbe schon durch den erfindungsreichen Künstler, Bernard Palissy, 1555, in Ecoen erfunden wurde, aber auch durch seine Schuld wieder verloren gegangen, trotz dem, dass sie in Spanien schon im XIII. Jahrhundert (Alhambra), in England und Irland um dieselbe Zeit bekannt war, und in Italien von Luca della Robbia und Brüdern seit 1415, sowie die gesuchte Majolica in Pesaro, Urbino und Gubbio von 1511 bis 1560 glorreich ausgeführt wurde. Auch in Nürnberg wurden seit 1520 Kacheln fabrizirt. Nun gibt es aber auch noch sehr schöne gemalte Kachelöfen aus dieser Epoche in der Schweiz, unter anderm in Chur, und es wäre wohl der Mühe werth, zu untersuchen, ob diese Kacheln wirklich mit *émail plombifère* oder *stannifère* überzogen sind, oder bloss mit dem früher gebräuchlichen Silico-alkaline-Firniss.

Da ich zufällig in Stein am Rhein ein Stück Kachel unter Schutt gefunden hatte, das unfehlbar aus dem XVI. Jahrhundert stammt, und worauf noch ein Kopf mit einem Federbaret erkenntlich ist, so bat ich einen Freund, die Analyse der Emaille vorzunehmen. Das Resultat war genau wie ich es vermuthete, und wie es der Chemiker vorausgesagt. Die Glasur ist von Blei; es ist daher keinem Zweifel unterworfen, dass die noch aus dieser Zeitperiode übrigen Kacheln ebenso beschaffen sind.

Noch ein Wort über den Ausdruck Kachel (*cacabus*, ein Topf, Kochtopf bei Varro), der, wie bekannt, ein hohles Gefäss von gebrannter Erde bedeutet (Ofenkachel, Kacheli u. s. w.) und von *häg*, brechen, leicht brechen, hohl, herkommen soll (Ziemann, mittelhochdeutsches Wörterbuch). In der romanischen Schweiz nennt man die Kacheln *catelles*, welcher Ausdruck nur da gebräuchlich und in keinem französischen Wörterbuche zu finden ist. In der französischen Sprache heisst Kachel: *carreau de terre cuite*, wahrscheinlich von dem italienischen: *quadrelli di terra cotta*

(stufa di tambelloni, Kachelofen) hergeleitet. Rr. Gaudy in seinem Glossaire genevois leitet catelle von der celtischen Wurzel cat, Fragment, Bruchstück, (und gar von catellae, petite chaine, kleine Kette) ab, was mir aber unwahrscheinlich vorkommt und mich bestimmt, bei meiner schon früher der Société d'histoire de la Suisse romande mitgetheilten Auslegung zu beharren. Nämlich ich glaube, dass das Wort catelle eine Corruption des deutschen Wortes Kachel ist. Nichts scheint mir natürlicher; als dass dieser Ausdruck diese Veränderung erfahren, so sich verbreitet und fest gewurzelt hat während der langen Regentschaft Berns in der romanischen Schweiz, in welcher Epoche wohl auch die Oefen eingeführt wurden, und aus welcher Zeit noch so manche romanisirte deutsche Ausdrücke und Redensarten vorhanden sind. In den übrigen Glossarien von Genf und Waadt finde ich nichts, aber in demjenigen von Neuenburg, von Hrn. Alph. G., 1832 und 1858, steht eine Bestätigung meiner Ansicht: *Catelle est probablement une corruption du mot Kachel.*

Oefen scheinen in Frankreich vor dem XVII. Jahrhundert noch nicht gebräuchlich gewesen zu sein; Mlle. de Sévigné spricht noch von Braseros à l'espagnole aus Metall, welche als Zimmerwärmer dienten. Günther (Geschichte der Stadt Coblenz, 1815) meldet von Oefen im Frauenhause von Coblenz im Jahr 1423. In Augsburg kamen sie im XVI. Jahrhundert vor. Verkleidungskacheln wurden schon vorher gemacht.

So weit bis jetzt meine Mittheilung über Kacheln. Ich mache damit keinerlei Ansprüche auf Vollständigkeit, aber ich wünsche die Aufmerksamkeit auf diesen Gegenstand zu leiten, und auf Sammeln, Aufbewahren und Bekanntmachen der noch vorhandenen Kacheln zu dringen.

Genf, im October 1862.

Hermann Hammann.

### Bracteatenfund von Wolfwil, Kanton Solothurn.

In Wolfwil, einem an der Aare gelegenen solothurnischen Dorfe, wurde im März d. J. beim Oeffnen eines Grabens ein irdener Topf gefunden, der mit circa 1400 kleinen Silbermünzen, mittelalterlichen Pfennigen oder Bracteaten, angefüllt war. Dieses Dorf ist, wie Herr Fürspreh Amiet berichtet, nur eine halbe Stunde von der sogenannten »Stadt« entfernt, wo das Frohburgische Städtchen Friedau gestanden hatte, das im Jahr 1375 durch die wilden Horden des Marschall Coucy verbrannt wurde. Diese Kriegsschaaren (meist Engländer), die auch jetzt noch oft unter dem Namen Gügler (den sie von ihren hohen eisernen Gugelhüten erhielten) vom Volke genannt werden, hausten damals in den Kantonen Basel, Bern, Solothurn und Neuenburg in entsetzlicher Weise, zerstörten Friedau, Altreu, Aarwangen und andere Ortschaften und Burgen, und wurden endlich bei Büttisholz und bei Frauenbrunnen von einer kleinen Zahl muthiger Entlibucher, Luzerner und Berner zurückgeschlagen, wie in Stettlers Schweizerchronik p. 85, und in Joh. Müllers Geschichte der Schweiz, T. 2. p. 415, erzählt wird. Man findet noch öfter in der Schweiz englisches Geld, das damals von den Siegern erbeutet wurde. Eine grosse Zahl solcher Silbermünzen von König Eduard III. (1327—1377) wurde vor wenigen Jahren in der Nähe von Morschach am Vierwaldstättersee, K. Schwyz, aufgefunden, wie im Anzeiger f. schweiz. Geschichte und Alterthumskunde 1856 p. 12 berichtet wurde.

Es ist nicht unwahrscheinlich, dass der Münztopf zu Wolfwil gerade in jenem unruhvollen Jahre in die Erde verborgen wurde. Denn aus der Beschreibung der in demselben enthaltenen Münzen wird sich zeigen, dass alle aus der zweiten Hälfte des 14. Jahrhunderts herkommen und dass keine einzige Münzsorte unter denselben vorhanden ist, die dieser Annahme widerspräche und erst im 15. Jahrhundert oder in einer noch spätern Zeit geprägt sein könnte. Vielleicht ist es auch nicht der einzige Münzschatz, der damals in der Zeit allgemeiner Noth dem Schoosse der Erde anvertraut wurde. Ich erinnere hiebei an einen ähnlichen Bracteatenfund, der im Jahr 1856 zu Riggenbach, K. Baselland, entdeckt und im Anzeiger jenes Jahres p. 17 ff. beschrieben wurde; derselbe ist zwar viel kleiner, enthält aber die gleichen Münzsorten aus den Münzstätten von Basel, Burgdorf, Zofingen, Laufenburg, Solothurn, Bern, Neuenburg, Schaffhausen, Zürich, sowie auch aus einigen andern benachbarten Münzstätten, und zwar sind es sämmtlich Münzen des 14. Jahrhunderts; daher vermuthete ich, dass auch dieser Topf im Jahr 1375 vergraben wurde.

Der Münzfund von Wolfwil enthält in grösserer oder geringerer Zahl Bracteaten verschiedener geistlicher und weltlicher Münzstätten, die im 14. Jahrhundert in der Schweiz in Thätigkeit waren, und ausserdem gibt es noch Münzen allemannischer oder schwäbischer Städte und einige wenige aus andern Ländern. Die meisten Stücke sind gut erhalten, wenn gleich stark oxydirt, andere aber sind in kleine Stücke zerbrochen.

1. Solothurner. Diese sind in grosser Zahl vorhanden.

a. Kopf des heil. Ursus zwischen S O.

b. Brustbild des Ursus, in härenes Gewand gekleidet, zwischen S. O. Aehnliche sind abgebildet auf den Tafeln zu meinem Buche über die Bracteaten der Schweiz, 1845, Taf. 1—3, und in der 2. Auflage desselben, 1858, Taf. 4—6, nämlich auf Taf. 1. 61. 54. VI, 122.

2. Neuenburger. Diese gehören zu den seltensten der schweizerischen Bracteaten und sind in mehreren Varietäten in diesem Fund enthalten.

a. Helm mit Visier und hohem fächerartigem Helmbusch zwischen N C, d. i. Novum Castrum, auch der mit den Sparren (dem Wappen von Neuenburg) verzierte Helmmantel ist deutlich. Auf meiner Taf. V 72 (Bracteaten 1858) fehlt dieser Helmmantel, daher erscheint das Stück hier vollständig abgebildet, Taf. II. a. No. 2.

b. Aehnlicher Typus, aber die Aufschrift ist N O, d. i. N O vum castrum. Es sind 2 Varietäten in Beziehung auf die Grösse vorhanden, die auch auf meiner Tafel VI. 175. 176 abgebildet sind.

3. Zofinger, etwa 200 Stück, aber nur eine einzige Sorte der Zofingermünze ist vorhanden, nämlich diejenige mit dem Wappen der österreichischen Herrschaft, welche in Urkunden »kronichte Zofingerpfennig« genannt wird, weil eine Krone auf derselben abgebildet ist, aus welcher der Pfauenschweif emporragt. Sie wurde im 14. Jahrhundert von der österreichischen Herrschaft eingeführt. Es sind 2 Varietäten vorhanden, die einen Stücke haben neben der Krone die Aufschrift Z O, die andern nicht. Sie sind auf meiner Tafel I, 15. 20. 21. 22 (Bracteaten 1845) abgebildet.

4. Habsburg-Laufenburger.

a. Zahlreich ist der Bracteate mit dem habsburgischen Löwen, schreitend und mit aufgerecktem Schweif, ohne Aufschrift, der früher verschiedenen Münzstätten

zugeschrieben wurde, der aber als Laufenburgermünze dadurch erkenntlich wird, weil auf einem Siegel dieser Stadt der Löwe in ähnlicher Weise dargestellt ist, wie in dem Buche über die Bracteaten 1858. p. 75 berichtet wird.

b. Löwenkopf mit starker Mähne und aufgesperstem Rachen zwischen L  $\overset{\vee}{\circ}$ .

d. i. Loufenberg. Abgeb. Taf. I. 65. (Bracteaten 1845.)

c. Helm mit einem Schwanenkopf geziert, der einen Ring im Schnabel hält, ohne Aufschrift. Taf. V. 77. (Bracteaten 1858.)

d. Ein gekrönter Helm, auf welchem sich der Schwanenhals als Helmzierde erhebt, zwischen L  $\overset{\vee}{\circ}$ .

5. Berner. Von den Münzen dieser Stadt sind viele Bracteaten vorhanden.

a. Ein linkshin schreitender Bär, b. über dem Bär steht der Kopf des h. Vincencius. Aber die seltenste Münze, vielleicht des ganzen Fundes, ist ein Dreihallerstück oder Dreier von Bern, welchen Lohner in seinem vortrefflichen Buche über die Münzen der Republik Bern p. 251 erwähnt und der zweiten Hälfte des 14. Jahrhunderts zuschreibt. A. MONETA BERNE, in der Mitte der Bär. R. S. VINCENCIUS, ein verziertes Kreuz. Die Aufschrift ist in gothischen Buchstaben geprägt, wie sie im 14. Jahrhundert üblich waren. Ich habe diese seltene Münze auf unserer Tafel II. a. No. 4 abbilden lassen.

6. Burgdorfer. Die Bracteaten der Grafen von Kyburg zu Burgdorf, die im 14. Jahrhundert öfter erwähnt werden, sind in grosser Zahl vorhanden. Es ist auf denselben der Kopf des Grafen, mit breitkrämpigem Hut, dargestellt, zwischen B-V.

7. Basler. Von den bischöflichen Münzen sind nur wenige vorhanden, dagegen von den städtischen, die mit dem Jahr 1373 ihren Anfang nahmen und den Baselstab als Zeichen der Stadt haben, viele.

a. Kopf eines Bischofs en face zwischen I-O d. i. Johann. Es gibt 3 Bischöfe dieses Namens im 14. Sec.

b. Brustbild des Bischofs linkshin, vor ihm ein Bischofsstab.

c. Kopf des Bischofs, linkshin, vor ihm der Baselstab, hinter ihm B.

d. Brustbild linkshin zwischen zwei Baselstäben.

e. Brustbild zwischen B A in 2 Varietäten.

f. Ein Baselstab zwischen B A.

8. Schaffhauser. Kein anderer Bracteat ist in der Schweiz so häufig als derjenige, der ein aus dem Thor herausspringendes Schaf (das Wappen von Schaffhausen) darstellt; auch in diesem Funde sind viele vorhanden.

9. Zürcher. Von den Bracteaten der Abtei zu Zürich sind keine der älteren Stücke, sondern nur solche des 14. Jahrhunderts vorhanden, so weit ich hierüber urtheilen kann.

a. Kopf des h. Felix zwischen Z  $\overset{\vee}{\circ}$ .

b. Kopf in eine Kapuze gehüllt, linkshin, ohne Aufschrift.

c. Brustbild der Aebtissin mit der Aufschrift ZVRICH.

10. St. Galler. Aus dieser Münzstätte ist nur jene bekannte Sorte, die ein Lamm mit der Kreuzfahne darstellt, vorhanden.

11. Thuenger. Diese Stadt, nahe bei Waldshut am Eingang des Schwarzwaldes, war die Münzstätte der Freiherren von Krenkingen, und ihre Münzen finden sich zahlreich in allen Bracteatenfunden der Schweiz.

a. Brustbild eines Mannes, mit einem hohen spitzigen Hut, zwischen T  $\frac{E}{V}$ , in 2 Varietäten. S. die Abbildung in den Bracteaten 1858. Taf. V. 66. 68. 69.

b. Neue Varietät, die auf unserer Taf. II. a. No. 3 erscheint.

12. Freiburger im Breisgau. Der Bracteat mit dem Adlerkopf ist in einer kleinen Zahl vorhanden. —

Ausser den eben beschriebenen Sorten 1—12 liegen noch 3 einzelne Bracteaten bei, deren Münzstätten mir unbekannt sind:

a. Ein Kopf zwischen Aehren.

b. Eine Burg.

c. Der Buchstabe U (Ulm?) Sie sind auf Tafel II. a. No. 5. 6. 7. abgebildet.

Ferner enthält der Fund einige Strassburger einseitige Münzen, und circa 400 Augsburger Händlipfennig, mit der Hand auf der einen, mit dem Kreuz auf der andern Seite; in mancherlei Varietäten: diese hatten in der Schweiz grossen Cours; auch im Fund von Riggensbach lagen 85 Stücke.

Endlich kommen noch vor:

1) Ein Mailänder Denar von Bernabo Visconti 1356—1385. A. BE VICECOMES, Schlange. R. MEDIOLANVM, Kreuz;

2) eine zweiseitige unbekannte Silbermünze, die auf Taf. II. a. No. 8 abgebildet ist. Die Aufschrift beginnt mit MAV, das übrige ist unleserlich. Es fragt sich, ob Mauricius ergänzt werden soll und ob die Münze nach St. Maurice im Wallis gehört;

3) eine Münze des Herzogs Johann von Lothringen (1346—1389). A. Moneta Nancei. R. Iohannes Dux.

Wir verdanken die vollständige Kenntniss dieses Fundes den Berichten und Zusendungen des Herrn Pfarrer Cartier in Oberbuchsiten, Oberst Schwab in Biel, Fürsprech J. Amiet zu Solothurn und Landammann Lohner in Thun.

H. M.

### Aventicum, eine merovingische Münzstätte.

Herr Blanchet hat im kaiserlichen Münzkabinet zu Paris eine bisher unbekannt merovingische Goldmünze (Triens) aufgefunden, die zu Aventicum (Avenches) geprägt ist. Wir geben hier die Beschreibung sowohl als auch die Abbildung Taf. II. a. No. 1.

A. AVENTECO FIT Kopf des Königs.

R. ATIVLFVS M(onetarius). Ein Kreuz.

Bis jetzt waren nur Genf, Lausanne; Agaunum, St. Maurice und Sitten im Wallis; Yverdon, Basel und Vindonissa als Münzstätten merovingischer Könige in unserm Lande bekannt.

Auch einen Triens von Agaunum, der in D'Angreville's Numismatique Vallaisanne 1861 nicht erwähnt wird, theile ich hier mit:

A. AGUNO FIT Kopf eines Königs. — R. TEVDO . . . M. Kreuz.

H. M.

## SPRACHE UND LITTERATUR.

### Die urkundlichen Formen des Namens »Gallus«.

In den Werken, welche sich mit der Persönlichkeit des heil. Gallus und mit seinem Kloster näher befassen, werden durchgehends sehr verschiedene Formen des Namens dieses Heiligen angeführt. So gibt von Arx in den Geschichten des Kantons St. Gallen I. p. 13 n. d) die Form »Callehc« als schottisch (d. h. irisch), die Formen »Galloni, Galluni, Gilliani« als deutsch und die Form »Gallus« als lateinisch. Rettberg in seiner Kirchengeschichte Deutschlands II. p. 41 n. 3) gibt aus Urkunden die Formen »Gallus, Callo, Gallunus und Gallianus« und aus der Genealogia S. Galli (Pertz II. 34) die Form »Callehc«, welche in dieser Genealogie selbst dem »lateinischen Gallus« gegenüber als die einheimische oder irische Namensform bezeichnet wird. Wattenbach, in Deutschlands Geschichtsquellen p. 75, schreibt »Gallus«, in älterer Form »Callo, Gallunus«. Gelpke endlich wiederholt in seiner Kirchengeschichte der Schweiz II. p. 265 die Formen »Gallus, Gallunus, nach irischer Mundart Callo, Callehc« als gleichgeltende Namen des heil. Gallus. Wir lassen das einzig von der Genealogie gegebene und daher erst aus dem IX. Jahrhundert überlieferte »Callehc« bei Seite und begnügen uns, die übrigen, auf die St. Galler Urkunden des VIII. und IX. Jahrhunderts zurückzuführenden Namensformen an der Hand dieser Urkunden festzustellen oder zu beseitigen und die festgestellten in das richtige Verhältniss zu einander zu bringen. Für das Material dieser kurzen Untersuchung verweisen wir auf den ersten Theil des Urkundenbuchs der Abtei St. Gallen.

In den St. Gallischen Urkunden des VIII. und IX. Jahrhunderts erscheinen für den Namen unsers Heiligen zwei Hauptformen, neben welchen die andern Formen beinahe verschwinden; es sind dies die Formen *Gallo* und *Gallus*. Die Form *Gallo* tritt zuerst auf und überwiegt bis zum Ende der Regierung Karls des Grossen ganz bedeutend die zweite Form *Gallus*, die zuerst im Jahre 745 auftritt und von diesem Jahre an neben der Form *Gallo* hergeht, in der Zeit Ludwigs des Frommen die Oberhand gewinnt und seit der Zeit Ludwigs des Deutschen so zu sagen allein gebräuchlich wird. Dass die Formen *Gallonis, Galloni, Gallonem, Gallone* als abhängige Casus zu *Gallo* gehören und keineswegs mit v. Arx auf einen deutschen (?) Nominativ *Galloni* zurückzuführen sind, hat schon Rettberg ganz richtig eingesehen; dagegen sieht er sich durch die Genitivform *Galluni* (mit Berufung auf Neugart I. No. 33) veranlasst, einen Nominativ *Gallunus* anzunehmen. Der Genitiv *Galluni* gehört aber ebenso gut zu dem Nominativ *Gallo*, wie die in willkürlicher Vermengung als Genitiv verwendeten Formen *Gallonis* und *Galloni*. Zunächst ist zu bemerken — was Rettberg aus Neugart freilich nicht ersehen konnte — dass in der von Neugart unter I. No. 33 ausgezogenen Urkunde (Urkd. der Abtei St. Gallen I. p. 33 No. 29) neben der Form *Galluni*, und noch häufiger als dieselbe, auch die Form *Galloni* vorkommt, für welche Rettberg sich gewiss nicht nach einem Nominativ *Gallonus* umgesehen hätte. Sodann erscheint aber z. B. auf p. 20 des Urkundenbuches der Abtei St. Gallen, in dem Texte von Urkunde 16, auch die Genitivform *Gallonis*, welche dem *Gallonis* ebenso genau entspricht, als das *Galluni* dem *Galloni*, und gar nicht

auf einen Nominativ Gallunus zurückgeführt werden kann. Ebenso wenig berechtigt die in Urkunde No. 35 und 37 des genannten Urkundenbuchs auftretende Genitivform »Gallune« zu der Annahme eines Nominativs Gallunus; vielmehr führt in Urkunde No. 35 die Verbindung dieses Genitivs Gallune mit dem Genitiv »convessure« auch wieder auf die regelmässige Form Gallonis (wie convessure in confessoris umzuwandeln ist) und damit auf den Nominativ Gallo. Den ganz überzeugenden Beweis, dass die Genitive Gallunis und Galluni einfach auf den Nominativ Gallo zurückzuführen seien, bieten jedoch die z. B. unter den Zeugen von Urk. 3, 24 u. 33 des Urkundenbuchs der Abtei St. Gallen aufgeführten Genitivformen Amihuni, Hassuni, Bettuni, Hac(c)uni, als deren Nominative nur die bekannten Eigennamen Amiho, Hasso, Betto (Petto) und Hacco angenommen werden können.

Als Nebenformen zu Gallo erscheinen in den St. Gallischen Urkunden des VIII. Jahrhunderts die abweichenden Schreibarten *Callo*, *Galo* und *Calo*, die erste neun, die zweite zwei und die dritte ein Mal, und als Nebenform zu Gallus zwei Mal die Schreibart *Callus*. Diese abweichenden Schreibarten mögen theils in Verwechslung der beiden Gutturalen G und C ihren Grund haben, theils wirklich in einigermaßen verschiedener Aussprache des Namens.

Ganz vereinzelt. und lediglich der Willkür der betreffenden Schreiber beizumessen, treten die Formen *Gilianus*, *Gillianus* und *Calianus* je ein Mal auf, die erste in einer Urkunde des Jahres 759 (Urkdbch. d. Abtei St. Gallen I. p. 27 No. 24), die zweite in einer Urkunde aus dem Jahr 762 (Urkdbch. d. Abtei St. Gallen I. p. 36 No. 33) und die dritte in einer Urkunde aus dem Jahr 775 (Urkdbch. d. Abtei St. Gallen I. p. 75 No. 78).\*)

Wenn somit künftighin von den verschiedenen Formen des Namens »Gallus« die Rede ist, so müssen wohl als urkundlich beglaubigte Hauptformen besonders *Gallo* und *Gallus* hervorgehoben werden. Von diesen zwei Hauptformen ist *Gallo* offenbar die ursprünglichere und *Gallus* die aus *Gallo* latinisirte, so dass zuletzt mit Sicherheit *Gallo* als die eigentliche Grundform der urkundlichen Namen des heil. Gallus aufgestellt und betrachtet werden darf. Die übrigen Nebenformen und Abweichungen sind nur noch als solche aufzuführen, und die Formen *Gallunus* und *Gallianus* werden ebenso verschwinden, wie die sogenannten deutschen Formen des v. Arx schon längst beseitigt sind.

H. W.

\*) Die von Rettberg angeführte Form *Gallianus* stützt sich auf eine falsche Lesart der zweiten dieser drei Urkunden und muss durch *Gillianus* ersetzt werden.

### Ortsnamen.

Unter den äusserst sparsamen Quellen für die Kenntniss der Cultur unserer Thäler zur Zeit, als die noch heidnischen Alemannen dieselben besetzten und darin bleibende Niederlassungen gründeten, nehmen die alten Ortsnamen eine der ersten Stellen ein. Nicht nur lernen wir aus ihnen die Namen der Einwanderer kennen, denen ein Stück des eroberten Bodens als Beute zufiel, und die Oerter, auf denen sie mit ihren Angehörigen sich ansiedelten, sie melden uns auch die Thatsache, dass die in der Civilisation hinter den gallo-römischen Einwohnern stehenden neuen Herren des Landes sich weniger gern auf den zerstörten Sitzen der Römer nieder-

liessen, sondern mit Vorliebe Berghöhen und Thalgründe wählten, wo weder römische Wohnungen gestanden noch Wege hingeführt hatten, wo aber fette Weidtriften und Reichthum an Wald theils für ergiebigen Betrieb der Viehzucht und Jagd einluden, theils die Errichtung von Wohnungen erleichterten. Aus diesen Benennungen schöpfen wir ferner eine Menge werthvoller Andeutungen betreffend das Aussehen des Landes, und erfahren, was für Nutzpflanzen die Römer bei uns eingeführt, in was für Gegenden sie Feldbau getrieben, und welche sie der Cultur nicht unterworfen hatten. Zu den interessantesten Namen scheinen uns jedoch diejenigen zu gehören, die uns unter dem Ausdrücke »Betbur« die Localitäten bezeichnen, an denen die Alemannen vor ihrem Uebertritte zum Christenthum ihre Götter verehrten. Ehe wir aber zur nähern Betrachtung dieses Namens und zur Aufzählung der in unserer Gegend bekannt gewordenen Cultstätten übergehen\*), sei es erlaubt, aus Grimms Mythologie einige Stellen anzuführen, welche über das, was man sich unter einem germanischen Tempel zu denken habe, Aufschluss geben.

»Die Vorstellung eines Tempels bei den Germanen löst sich, je weiter zurückgegangen wird, in den Begriff einer von Menschenhänden unberührten, durch selbstgewachsene Bäume gehegten und eingefriedigten heiligen Stätte auf. Da wohnt die Gottheit und birgt ihr Bild in rauschenden Blättern der Zweige, da ist der Raum, wo ihr der Jäger das gefällte Wild, der Hirte die Rosse, Rinder und Widder seiner Herde darzubringen hat. Damit wird nicht behauptet, dass diese Waldverehrung alle Vorstellungen, die sich unsere Vorfahren von der Gottheit und ihrem Aufenthalte machten, erschöpfe; es war nur die hauptsächlichste. Einzelne Götter mögen auf Berggipfeln, in Felsenhöhlen, in Flüssen hausen, aber der feierliche allgemeine Gottesdienst des Volks hat seinen Sitz im Hain. Durch lange Jahrhunderte und bis zur Einführung des Christenthums hielt der Gebrauch an, die Gottheit in heiligen Wäldern und Bäumen zu verehren. Götter wohnen in diesen Hainen, namentlich genannte Bilder (*simulacra* nach Menschengestalt) sind nicht aufgestellt, aber heiliges Geräthe, Altäre stehen in dem Wald, Thierhäupter (*ferarum imagines*) hängen an Baumästen. Gleichwohl ist nicht zu zweifeln, dass schon in frühester Zeit für einzelne Gottheiten Tempel erbaut, vielleicht rohe Bildnisse darin aufgestellt wurden. Im Verlauf der Jahrhunderte kann auch bei einigen Völkerschaften mehr, bei andern weniger, jene alte Waldverehrung ausgeartet und durch errichtete Tempel verdrängt worden sein. Eines der wichtigsten und bedeutendsten Zeugnisse für Aufstellung von Bildern findet sich bei Walafrid Strabo, *Vita S. Galli: Venerunt (Columbanus et Gallus) infra partes Alemanniae ad fluvium, qui Lindimacus vocatur, juxta quem ad superiora tendentes pervenerunt Turicinum. Cumque per littus ambulantes venissent ad caput lacus ipsius, in locum qui Tuconia dicitur, placuit illis loci qualitas ad inhabitandum, porro homines ibidem commanentes crudeles erant et impii, simulacra colentes, idola sacrificiis venerantes, observantes auguria et divinationes et multa quae contraria sunt cultui divino superstitione sectantes.* — Aus dem 3. und 4. Jahrhundert fehlen uns alle Nachrichten von heidnischen Tempeln in Deutschland. Im 5., 6., 7. und 8. Jahrhundert kommen *castra, templa, fana* bei Burgunden,

\*) Siehe „Die Ortsnamen des Kantons Zürich aus den Urkunden gesammelt und erläutert von Dr. H. Meyer“ in Band VI der Mittheilungen der Antiq. Ges. von Zürich.

Franken, Langobarden, Alamannen, Angelsachsen und Friesen vor. Unter *fanum* scheint man oft ein Gebäude von geringerem, unter *templum* eines von grösserem Umfange verstanden zu haben. Ich will einräumen, bei einigen Zeugnissen mag bestritten werden, dass deutsch-heidnische Tempel gemeint sind, es könnten stehen gebliebene römische sein, und dann wäre ein doppelter Fall möglich: das herrschende deutsche Volk hätte in seiner Mitte einzelne Gemeinden römisch-gallischen Cultus fortsetzen lassen oder der römischen Gebäude sich für die Ausübung seiner eigenen Religion bemächtigt. Da bisher keine gründliche Untersuchung gepflogen worden ist über den Zustand des Glaubens unter den Galliern unmittelbar vor oder nach dem Einbruch der Deutschen (ohne Zweifel gab es neben den Bekehrten damals auch noch heidnische Gallier), so ist es schwer, sich für eine dieser Voraussetzungen zu entscheiden; beide können zusammen stattgefunden haben. In dem zweiten Fall hätten wir immer noch Tempel des deutschen Heidenthums vor uns, wenn auch erst römische Gebäude in sie verwandelt worden wären.

Für gebaute Tempel muss es früher verschiedenartige Ausdrücke gegeben haben, wie Hof, Halla und andere. Ein dunkler ist *Petapur*, *bedebur*. Die ursprüngliche Bedeutung dieses Wortes ist: *delubrum*, *fanum*, von *Bed* = Tisch, *ara*, *altare*, und *Bur*, Hütte, im Dat. Plur. *Büron* (ein häufig vorkommender Ortsname) »bei den Hütten«; die spätere *oratorium*, *capella*, *Bethaus*.

Im Kanton Zürich begegnen wir neun Lokalitäten, die den Namen *Betbur* tragen und sich auf die Ortschaften Affoltern a. A., Brütten, Dorlikon, Niederhasli, Lindau, Horgen, Riffersweil, Oetweil, wo zwei *Betbure* vorkommen, vertheilen. Merkwürdigerweise ist bei den drei erstgenannten Dörfern gerade der Punkt, welcher *Betbur* heisst, mit den Trümmern römischer Häuser bedeckt, beim vierten liegen römische Ueberreste in der unmittelbaren Nähe, die übrigen Lokalitäten befinden sich auf Anhöhen theils in der Nähe theils entfernt von jetzigen Ortschaften. Dass alle diese *Betbur*-Stellen ehemalige Cultstätten der während des sechsten Jahrhunderts noch dem Heidenthum ergebenden Alemannen bezeichnen, ist wohl keinem Zweifel unterworfen. Hätten dieselben dem christlichen Glauben gedient, so wäre wohl an der einen oder andern dieser Oertlichkeiten aus dem primitiven *Bethaus* ein *oratorium*, eine Kirche erwachsen. Es ist eher anzunehmen, dass bei den drei erstgenannten Lokalitäten an die Stelle des römischen Cultus deutsche Götterverehrung trat. Wenn es auch nicht möglich ist, Reste solcher alemannisch-heidnischer *Bethäuser* aufzufinden oder sich von der Form und Anlage derselben eine Vorstellung zu machen, so liegt es doch im Interesse der Alterthumskunde, die Oerter, die den Namen *Betbur* tragen, aufzusuchen, und wir möchten unsere Leser bitten, uns von dem etwaigen Vorkommen dieser Benennung ausserhalb des Gebietes des Kantons Zürich Kenntniss zu geben.

K.

### Amtliche Chroniken der Stadt Zürich.

Aus der bernischen Geschichte ist bekannt, dass die dortige Obrigkeit schon frühe, schon im Anfange des 15. Jahrhunderts, darauf Bedacht nahm, die Geschichte der Stadt durch einen kundigen Mann aufzeichnen zu lassen, und dass wir diesem,

am 21. Januar 1420 gefassten Rathsbeschlüsse die Entstehung von Justingers Chronik verdanken, einer der wichtigsten unserer eidgenössischen Geschichtsquellen.

Man darf annehmen, dass dieser Vorgang nicht vereinzelt dastand, sondern dass Aehnliches auch in andern Städten geschah, obwohl wir nicht so glücklich sind, bestimmte Zeugnisse darüber zu besitzen. Justinger selbst scheint zwar etwas Derartiges anzudeuten, indem er als eine seiner Quellen »Der von Zürich Chronik« citirt; ein Ausdruck der allerdings eher auf eine offizielle Stadtchronik, als auf irgend eine Privatarbeit eines Zeitgenossen hinweisen möchte. Indessen haben wir doch sonst keinerlei Spuren von einem solchen Werke damaliger Zeit.

Dagegen gibt es aus spätern Jahrzehnten Belege, dass Chroniken in amtlichem Auftrage auch in Zürich geschrieben wurden, wie aus folgenden, von Herrn alt Regierungsrath Fr. Ott uns gefälligst mitgetheilten Auszügen aus den zürcherischen Rathsmaterialien hervorgeht:

Jahr 1486. (Rathsmaterialien Nr. 2. S. 27.) »Her Waldmann, Her Escher, Her Swend sollen ordnen ein kronick zu machen.«

Jahr 1506. (Rathsm. Nr. 2. S. 27.) »Junker Gerold Meyer, Dominik Frowenfelder, Stattschreiber, sollen über die Berner Cronick sitzen und wz durchzetuond und nit wär ist durchtuen und das ander lassen blyben, damit man ein nüwe Cronick machen könne.«

Die in dem letztern Rathsbeschluss genannte Berner-Chronik ist ohne Zweifel diejenige von Diebold Schilling, dem Bernerstadtschreiber, welche dieser am 26. December 1484 dem Rathe zu Bern vorgelegt hatte. Eben dieser Vorgang mag bereits auch jenen Rathsbeschluss von 1486 unter Waldmanns Einflusse hervorgerufen haben.

Schade, dass bis jezt von den nach den angeführten Beschlüssen anzulegenden amtlichen Chroniken keine weitem Spuren bekannt sind! Wie erwünscht wäre es, wenn wir dieselben besäßen! Dass wenigstens die von Waldmann befohlene wirklich zu Stande kam, scheint aus dem Ausdrücke »nüwe Cronick« im Rathsbeschlusse von 1506 bestimmt hervorzugehen.

G. v. W.

### **Eine Zürcher Chronik auf dem Ferdinandeum in Innsbruck.**

Auf meinen hl. Namenstag sendete mir mein Sohn Theodor als historisches Geschenk folgende Nachrichten:

»Der Katalog der Bibliotheca tirolensis verzeichnet unter No. DCCLXII, oder nach neuerer Zahl 873, eine »Chronik der Stadt Constanz von Claus Schulthaiss«, welche mit fester sicherer Hand auf Ochsenkopf-Papier geschrieben ist (leider noch nie paginirt wurde).

Auf den ersten Blick zeigt dies Buch, dass die sog. Hinterstelle: »Es ist zu Costenz ein gut gesell, der haist Claus Schultheiss, der hault dis geschriben uss guttem mut vnd auch mit gantzem fliss Amen.« den Verfertiger des Kataloges veranlasste die Handschrift einem Constanzer zuzuschreiben; der Inhalt des ersten Theiles sagt aber klar genug, dass der Verfasser ein Zürcher war.

Das Buch zerfällt in zwei Theile; der letztere derselben behandelt das Concilium von Constanz, das der Verfasser allerdings dort in seiner neuen Heimat geschrieben

hat; den lassen wir einstweilen bei Seite und gehen zum ersten Theile, der uns näher berührt. Zwischen beiden Stücken liegen viel unbeschriebene Blätter; auch die wollen wir überschlagen, obwol einzelne Einzeichnungen dazwischen uns in's angehende fünfzehnte Jahrhundert führen würden. Einige Stellen erinnern uns an die Zürcherchronik, die Henne unter dem Titel Klingenberger-Chronik herausgab, z. B. »MCCCC vnd XVII am fünften tag hömondos nach sant Ulrich tag an einem mentag verbran zu Basel ob CCC huser.« »Anno Dmj MCCCCXVII In dem hindresten tag jm augsten kamen in die lant vil swarzen lüt baid frowen vnd ouch man und kind vnd do si komen gen Baden do tailten si sich von ainander vnd fur ir aintail vber den berg vnd kam ouch ir etwe vil her gen Zürich vnd kamen mit Inen ij hertzogen vnd ij ritter vnd laitien sich die selben lüt für das tor an den platz zu des bamsers wisen vnd sait man das selb volk wär von dem klainen egypten land.«

Es ist hier nicht Raum, in's Einzelne zu gehen. Die Schrift beginnt: »Do man zalt von gottes geburt MCCC vnd in dem fünfzigisten Jar an sant mathias abent vmb die mitternacht zit do kament jn unser Statt gefallen graff Johannes von Haspurg mit andren sinen helfern vnd dienern. mit demselben graffen vnd siner Statt Rapperswile wir ain geschworn ewig bundnusse hatten vnd einen guten getrüwen Frid. Auch kament mit Im In vnser Statt her Beringer von hohenlandenbergr mit ander vil siner helfern vnd dienern mit dem selben wir ouch ain getrüwen offnen frid hatten. ouch kament mit In vff die selben zitt ain tail vnser burger.«

Bis dahin und noch geraume Zeit war der gut Gesell, der das Buch schrieb, also noch zu Zürich und erzählt von da aus die Einnahme der Habsburg am See durch die Luzerner im Jahr 52, die Reise der 1600 Zürcher gen Zug, den Ueberfall des Probstes Brun von Zürich gegen den Schultheissen Luzerns und des erstern Verbannung; die Einnahme der Burg Rotenburg durch die Luzerner, die Annahme der Sempacher und Rotenburger und Entlebucher ins Burgrecht Luzerns, wie auch die Einnahme Mayenbergs und deren Folgen, welche enden: »Darnach furderlich brannten vnd wusten vnser eidgnossen die selben Statt mayenberg vnd zugen damit wider In Ir Lender vnd In Ir Statt.«

Darauf nun folgen die leider verlorenen Absagebriefe, welche, wie Henne erzählt, zwar noch in zwei Handschriften der St. Galler Sammlung sich erhalten haben, hier aber zum Theil mit andern Namen erscheinen, als sie bei Tschudi abgedruckt sind. Diese Absagebriefe zerfallen in zwei Theile — vor und nach der Schlacht ob Sempach; Schulthaiss bringt zwei und zwanzig Absagebriefe. Der des Bischofs von Würzburg, des Markgrafen von Niederbaden, Graf Donats von Toggenburg, Graf Hans von Werdenberg, Wilhelm von Montfort, der Tiersteiner u. s. w. fehlt bei ihm. Es ist natürlich, dass noch kurz vor Ausbruch des Krieges solche Absagen einlaufen mochten; ob aber der Verfasser damals noch in Zürich weilte, ist sehr zu bezweifeln, denn der Fehdebrief des Markgrafen von Hochberg, des Grafen Johannes von Fürstenberg, der Freiherren von Stauffen und 21 anderer, meist s. g. Niederländer, schliesst mit dem Namen: »Claus Schulthaiss«, zu dem er in seiner Cronik eine Hand an den Rand zeichnete.

Die Schlacht berührt er so kurz als möglich und schliesst mit der Stelle: »Anno dmj Mcccvi vff den achten tag hömonetz do ruft man den frid ze Zürich zwüschent der herschaft von österrich vnnd den aidgnossen vnd sol weren L Jar von Sannt Jör- gentag der da im xiiii Jar was. Amen Claus schulthais von Costenz.«

Jedenfalls wäre es nicht ohne Interesse, wenn über diese Persönlichkeit genauere Aufschlüsse erhältlich wären, ebenso über die Absagebriefe selbst, wenigstens aus den bei Henne angedeuteten Handschriften, inwieferne Tschudi solche getreu wiedergab. \*)

Dr. Hr. L.

\*) Indem wir dem geehrten Herrn Einsender seine interessante Mittheilung verdanken, können wir nicht umhin, die Bemerkung beizufügen, dass es uns den Eindruck macht, es sei der genannte Claus Schulthais keineswegs der Verfasser, sondern eben nur der Schreiber (Abschreiber) des ersten Theiles seiner Chronik, der nach den mitgetheilten Stücken durchaus identisch mit eben jener Compilation erscheint, die unter dem Namen des Klingenberg, Hüplin etc. bereits vielfach bekannt ist. Der zweite Theil seiner Handschrift (das Concilium von Constanz) mag dagegen ganz oder theilweise Originalarbeit enthalten. Es ist auch kaum gedenkbar, dass ein und derselbe Mann zuerst 1350 und in den folgenden Jahren in Zürich die Ereignisse als Zeitgenosse beschrieben haben sollte (wobei er sich ganz der gleichen Worte wie Eberhard Mülner bedient), und dann noch zur Zeit des Concils in Constanz eben dasselbe gethan hätte, vielleicht sogar noch später, wenn die Chronik über den Schluss des Concils hinausreicht. Jedenfalls ist übrigens die Handschrift genauer Untersuchung sehr werth.

G. v. W.

### Zur Zürcher Wappenrolle.

Durch freundliche Vermittlung Sr. Durchlaucht des Fürsten K. von Hohenlohe-Waldenburg zu Kupferzell ist uns jüngst eine auf Pergament gemalte Wappenrolle der in Constanz einst bestehenden adeligen Gesellschaft »zur Katze«, gemalt im Jahr 1547, zur Ansicht und Benutzung zugestellt worden.

Auf derselben befinden sich mehrere Wappen, die in der alten Zürcher Wappenrolle bereits vorkommen, aber in letzterer der Namensbezeichnung entbehren, so dass die Constanzertafel, welche diese Namen angibt, in erfreulicher Weise zur Erklärung der Zürcher Wappenrolle dienen kann.

Wir geben Abbildungen der betreffenden Wappen und Namen aus der Constanzertafel auf den beiliegenden Tafeln II. a und II. b, unter Beifügung der entsprechenden Nummern der Zürcher Wappenrolle. Es sind folgende:

- Zürcher Wappenrolle No. 206. Von Huyndwyl (Hunwil, Hinwil).  
 255. Mottelin von Rappenstein.  
 345. (364.) Strit.  
 347. Schanfigg. (Schalfigg. [fuoco, die Flammen]?)  
 349. Schattemberg.  
 352. Mangolt.  
 368. Goldast.  
 485. Surg.  
 502. HindersantJohans (Hinter-Sct. Johann).  
 532. Ueberlinger.  
 533. Nusplinger.  
 546. Sailer.

Die Farben sind in unsern Zeichnungen durch die Initialen **g** (gold), **w** (silber), **r** (roth), **bl** (blau), **gr** (grün) bezeichnet, das Schwarze schwarz.

Die Redaktion des Anzeigers.

## BERICHTE, CORRESPONDENZEN UND NOTIZEN.

**Monuments de l'Evêché de Bâle. Epoque celtique et romaine.**

Par A. Quiquerez.

La société jurassienne d'émulation à Porrentruy vient de voter l'impression d'un mémoire intitulé: **Monuments de l'ancien Evêché de Bâle. Topographie d'une partie du Jura oriental et en particulier du Jura bernois, à l'époque celtique et romaine**, par A. Quiquerez. Cet ouvrage formera un volume de 380 pages in-8<sup>o</sup> avec la carte de la contrée et 17 planches d'antiquités, la plupart photographiées.

L'auteur a découvert dans cette partie du Jura plus de 60 localités offrant des antiquités celtiques, plus de 30 camps romains, de 100 vigies ou castels, de 50 villas et un grand nombre d'autres lieux qui ont fourni des antiquités romaines. Il a de même tracé sur la carte le réseau à-peu-près complet des routes et chemins romains et parfois celtiques, qui reliaient ces divers établissements. Ce volume renfermera le résumé de près de 30 années de recherches, mais comme cette publication, à raison des planches, sera très dispendieuse, on a ouvert une souscription au prix très réduit de 6 fr. pour les autres personnes que les membres de la Société jurassienne. Si jusqu'au mois de juin il se présente un nombre suffisant de souscriptions, pour payer le plus gros du frais, cet ouvrage paraîtra dans le courant de l'automne.

**Neueste antiquar. u. histor. Litteratur die Schweiz betreffend.**

**Achäologische Karte des Kantons Zürich**, nach den Untersuchungen von Dr. Ferd. Keller. Verlag von J. Wurster u. Comp. in Winterthur.

**Archiv des histor. Vereins des Kantons Bern.** V. Band. 4s Heft. (S. 281—460.) Bern 1863. (Inhalt: Jahresbericht und Protokoll. Samuel Zehenders Tagebuch, Schluss. Das Schlachtfeld bei Laupen, von Dr. Bahler. Die latein. Glockenumschrift im Dominikanerkloster zu Bern, von Prof. G. Studer. Essai sur l'histoire des Comtes de Sogren, par A. Quiquerez.)

NB. Im Laufe des verflossenen Jahres erschien das 2te Heft des nämlichen Bandes, als Schluss einer besondern Sammlung, die den Titel führt: **Urkunden der bernischen Kirchenreform**, aus dem Staatsarchive Berns gesammelt von M. von Stürler, Staatsschreiber. Erster Band. Bern, Stämpfli, 1862.

**Beiträge zur vaterländ. Geschichte** vom histor.-antiquar. Verein des **Kant. Schaffhausen**. Erstes Heft. 126 S. 8. Schaffhausen, Hurter, 1863. (Inhalt: Vorwort. Der erste Bund Schaffhausens mit der Schweiz. Eidgenossenschaft 1454. Von Prof. J. J. Mezger. — Die Juden in Schaffhausen. Von H. W. Harder. — Die Vorboten der Revolution von 1798. Von Pfarrer C. Stockar. — Zwei Urkunden aus dem Kantonsarchive zu Schaffhausen (vom Jahr 1067 und 1090). — Jahresbericht.)

**Gut**, Franz Joseph, Pfarrhelfer in Stans. Der Ueberfall in Nidwalden im Jahr 1798, in seinen Ursachen und Folgen. Stans, beim Verfasser, 1862.

**Kurz**, Dr. Hch. Ueber die Herkunft und Heimat Walthers von der Vogelweide. Im Programm der Aargauischen Kantonsschule zu den Jahresprüfungen von 1863. Aarau, Sauerländer, 1863. 24 S. 4.

**Meyer-Ahrens**, Dr. K. Die Arztfamilie von Muralt in Zürich, insbesondere Johann von Muralt. (In Band I. der Schweiz. Zeitschrift für Heilkunde.)

**Mittheilungen der antiquarischen Gesellschaft in Zürich.** In Commission bei S. Höhr. Zürich. 4.

Band XIV. Heft 6. **Pfahlbauten**, fünfter Bericht. Von Dr. F. Keller. 60 S. 8. mit 17 lith. Tafeln.

Band XV. Heft 1. Beschreibung der in der Schweiz aufgefundenen Gallischen Münzen. Von Dr. Hch. Meyer. 38 S. 4. mit 3 lith. Tafeln.

**Morel**, P. Gall. Das Leben des Joh. Joseph Müller, Nationalrath etc. in St. Gallen (mit Porträt). St. Gallen, Köppel, 1863. 320 S. 8.

**Wartmann**, Dr. H. Urkundenbuch der Abtei Sanct Gallen. (Auf Veranstaltung der antiquar. Gesellschaft in Zürich herausgegeben.) Erster Band. Vom Jahr 700—840. Zürich. In Commission bei S. Höhr. 360 S. 4.

**Wurstemberger**, J. Ludw. Geschichte der Alten Landschaft Bern. 2r Band. Bern, Dalp, 1862.

**Désor**. Les habitations lacustres du lac de Neuchâtel. In deutscher Bearbeitung von Carl Mayer: Die Pfahlbauten des Neuenburgersee's. Neuenburg, Klingebell, 1863. 38 S. 8. nebst 1 lith. Taf.

**Quiquerez**, A. Monuments de l'ancien Evêché de Bâle. Le Mont Terrible avec notice historique sur les établissements des Romains dans le Jura bernois. Porrentruy, V. Michel, 1862.

**(Paul Lullin. Charles Lefort.) Recueil des franchises** et lois municipales des principales villes de l'ancien diocèse de Genève, publié par la Société d'hist. et d'archéol. de Genève. Genève, Ramboz et Schuchardt, 1863. 248 pag. 8.